

437

Paru n° 37
Janvier 1948.

437

**SUR LES RAPPORTS DE
L'ESTHÉTIQUE ET DE LA
MORALE D'ANDRÉ GIDE (1)**



La gloire universelle d'André Gide vient d'être couronnée par le prix Nobel de littérature, et cet événement coïncide précisément avec le cinquantenaire de la première publication des *Nourritures terrestres* (1897). Nul hommage ne pouvait être mieux placé et aucun n'était moins nécessaire puisque dans le monde entier le nom du père d'Isabelle est sur toutes les lèvres des gens qui savent lire en n'importe quelle langue.

Il est beau et douloureux à la fois de subir vivant l'épreuve d'une apo théose qui vous arrache à la terre, singulièrement lorsqu'on a été le chan tre de ses *Nourritures*. On va répétant qu'André Gide dans sa vieillesse, suivant le parallélisme d'une évolution qu'il a lui-même suggérée avec celle de Goethe, est parvenu à la majestueuse sérénité des Olympiens du haut de laquelle il domine son siècle. Mais cela ne peut être vrai qu'à demi. Il n'est pas encore si loin de nous que nous puissions oublier que les divinités qu'il célébra it autrefois, chtoniennes plutôt qu'ouraniennes, relevaient de la terre plutôt que du ciel. D'autre part, en dépit des indications des astres, nous avons de la peine à admettre que celui qui a si longtemps incarné la jeunesse dans son inquiétude frémissante et dans la plénitude de ses espoirs, soit maintenant devenu un vieil homme acceptant avec calme et résignation le processus de la désincarnation lucide. Comme il nous a toujours parlé en frère plutôt qu'en père, nous sentons bien que la suprême impiété à son égard serait celle qui consisterait, sous prétexte d'hommages, à s'apprêter à le rouler « Dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

Aux termes de son *Thésée*, Gide déclarait : « Si je compare mon destin à celui d'Edipe, je suis content. Je l'ai rempli. Derrière moi je laisse la cité d'Athènes. Plus encore que ma femme et mon fils, je l'ai chérie. J'ai fait ma ville. Après moi, saura l'habiter immortellement ma pensée. C'est consentant que j'approche la mort solitaire. J'ai goûté des biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu. »

(1) *Thésée*, par André GIDE, nouvelle édition, *Ides et Calendes*, 1947, 153 pages, dernière page.

Est-ce cela seulement ? Non. Dans le dernier livre qu'il vient de nous donner (1), comme dans son message de reconnaissance aux Suédois, nous retrouvons Gide penché avec inquiétude sur le futur plutôt que vers le passé, interrogeant les nuages noirs d'un avenir pressenti menaçant.

L'interrogation d'un écrivain sur ce qu'il pourra laisser derrière lui est liée au problème plus général des destinées de la culture. La question que se pose André Gide à propos de lui-même est celle de savoir s'il n'appartient pas à une génération dans laquelle les suivantes ne pourront plus se reconnaître. Dans les dernières pages de son petit traité de *Poétique*, le vieil écrivain est tout entier présent comme dans les conversations que connaissent bien ses familiers, à la fois plein d'abandon et plein de retenu, parfaitement distant et étonnamment proche de ceux auxquels il s'adresse. Si son inquiétude est faite pour nous émouvoir, c'est parce que nous savons qu'elle n'est pas inspirée par des motifs strictement personnels concernant le destin de son œuvre. Son interrogation, comme il le note lui-même, est en parfaite concordance avec celle d'hommes plus jeunes tels que Malraux : « Mourante ou non, à coup sûr menacée, l'Europe, toute chargée des résurrections qu'elle embrasse encore, ne se pense plus en mots de libertés, mais en terme de destin » (2).

André Gide rappelle qu'il avait déclaré autrefois : « J'écris pour être relu » et « Je ne gagnerai mon procès qu'en appel ». Qu'en sera-t-il cependant si l'institution des Tribunaux d'appel est elle-même considérée comme périmée, si l'on veut nous persuader, comme aujourd'hui, que le dernier mot de la sagesse littéraire consiste seulement à *écrire pour son époque*, quitte à rééditer, en ce qui concerne l'avenir, la célèbre formule de Louis XV sur le déluge (3).

La question est donc de savoir si une esthétique de la durée conforme au principe d'un classicisme éternel est encore compatible avec les conditions morales de notre époque, cette époque qui se place délibérément sous le signe de la rupture et de la discontinuité comme si elle devait présider à l'éclatement des temps.

Laissant les questions de goûts et de couleurs qui peuvent nous

(1) *Poétique*, par André GIDE (*Ides et Calendes*, 98 p., 1947). Ce recueil comprend à la fois la préface à *Une Anthologie* de la poésie française, actuellement attendue, et un texte servant de commentaires à une définition de la poésie de Théodore de Banville.

(2) *Introduction à la psychologie de l'art*, par André MALRAUX (*Cahiers de la Pléiade* n° 2, 1947). Citée par André Gide dans sa *Poétique*.

(3) Cf. *Paris*, n° 30 : *Écrire pour son époque*, discussion d'une thèse de Jean-Paul Sartre publiée sous le même titre dans la revue franco-hollandaise *Erasmus* et dont les entretiens des *Temps modernes* « Qu'est-ce que la littérature ? » constituent le développement.

437

— ESTHÉTIQUE ET MORALE DE GIDE

séparer de notre frère aîné dans l'appréciation de tel ou tel poète, c'est sur ce point précis qu'on aimerait reprendre le dialogue avec André Gide pour tenter de le mieux comprendre, en feignant d'abord d'être sot. On imagine assez bien qu'un jeune barbare viendrait lui remontrer que cette esthétique de la durée est en contradiction avec la morale que l'auteur des *Nourritures* avait anciennement professée. Cette morale de l'*Immoraliste* ne revenait-elle pas à préconiser de « cueillir l'instant » suivant la maxime d'Aristippe de Cyrène ? Son esthétique, au contraire, dans *Les Prétexes* et dans *Les Nouveaux Prétexes*, aussi bien que dans le traité de *Poétique*, plus récent, recommande de construire une œuvre en ne ménageant pas ses peines pour qu'elle soit capable d'affronter les siècles. D'autres contradictions apparentes du même ordre pourraient être encore relevées. André Gide, et l'on sent les principes de son esthétique, a toujours fait l'éloge des contraintes de style ou de prosodie que l'écrivain doit composer en lui-même pour triompher d'une *matière rebelle*. La morale des *Nourritures* avait, au contraire, toujours été entendue comme un immense appel d'air vers la libération totale des instincts de la vie. On peut donc se demander d'où lui vient cette humeur simultanément romantique et classique, comment il se fait qu'il ait pu nous inviter à la fois à rompre tous les liens et à nous charger de chaînes, s'affranchir du refoulement moral et cependant l'élever à la hauteur d'une vertu esthétique en le transposant sur un autre plan. Le jeune barbare qui poserait insolemment ces questions pourrait donc s'inquiéter de savoir quel est celui des deux Gide dont il faut entendre la leçon. Il oublierait seulement que les contradictions de ce genre sont au cœur de toute œuvre vivante et que cette contradiction elle-même en particulier, le vieux maître l'a depuis longtemps expliquée et résolue lui-même. Ne nous a-t-il pas dit dans les *Prétexes*, en s'inspirant sans doute de son propre exemple, qu'un classicisme véritable doit être fait de *romantisme dompté*. Plus généralement, ce qu'il nous invite sans doute à réapprendre, c'est cette grande loi du contre-poids et du balancement des complémentaires qui permet de réaliser comment le romantisme de l'inspiration peut et doit s'allier au classicisme de la forme pour assurer l'équilibre intérieur aussi bien que la survie de l'œuvre.

Mais, s'il est vrai que le contraste entre l'esthétique et la morale gidiennes doive se résoudre dans une harmonie comparable à celle de la tension des cordes opposées de la lyre, la question méritait cependant d'être posée. Tout se passe comme si l'austérité protestante de Gide expulsée théoriquement des principes de sa vie au temps de l'*Immoraliste*, s'était tout entière réfugiée

et retrouvée intacte dans les règles de son art. On sait que, pour Gide, le classicisme et le romantisme de la forme s'opposent à la manière de deux figures de rhétorique : la litote et l'hyperbole. L'une consiste à modérer et l'autre à outrer l'expression de sa pensée, et c'est à la première qu'est toujours allée la préférence d'André Gide, comme-on peut s'en convaincre en observant sa pratique aussi bien que sa théorie. Modérer l'expression de sa pensée, n'est-ce pas là s'imposer une retenue et pour tout dire une contrainte. On pourrait noter la concordance générale de cette esthétique avec celle de Valéry, sans qu'il soit question de savoir lequel des deux, le prosateur ou le poète, a inspiré l'autre et en se contentant de remarquer l'affinité d'humeur entre les deux amis. Il s'agit chez Gide d'une discipline tout intérieure et personnelle dans laquelle on pourrait retrouver sans trop de peine cette « intériorisation de la contrainte » que certains psychanalistes donnent comme l'essence du moralisme protestant lorsqu'ils veulent le distinguer de celui des catholiques d'origine. Il n'est pas exclu que le véritable secret de la morale de Gide, en opposition avec sa règle d'apparence hédoniste, se trouve dans cette esthétique suivant laquelle on ne découvre la grâce finalement qu'à force de rigueur.

Une question peut encore être posée sur ce qu'il appelait lui-même par défi son *immoralisme*. On sait, par son propre témoignage, que Gide a dû imposer l'épanouissement à une nature que ses prédispositions n'inclinaient pas entièrement à l'accueillir. Pour triompher des contraintes intérieures qui lui étaient naturelles et qui venaient cependant entraver chez lui le libre essor de la vie, il a dû s'inventer une sorte de contre-morale, tandis que, pour la plupart des jeunes, une certaine détente est la pente naturelle, l'obtenir était, pour une nature particulièrement scrupuleuse, le pas qu'il s'agissait de franchir. On pourrait dire que, paradoxalement, il a dû s'imposer d'être libre et que sa libération a pris, dans de telles circonstances, la signification d'une victoire remportée sur lui-même. La contrainte du rigorisme moral surmontée, il ne faut pas s'étonner qu'elle soit passée à l'état de sublimation sur le plan esthétique.

Que ce moralisme esthétique de Gide n'ait rien d'inhumain en lui-même, contrairement à ce qu'on lui a parfois reproché, c'est ce dont *Le Voyage au Congo* aussi bien que *Le Retour d'U. R. S. S.* sont venus témoigner dans des sens divers. Mais il faudrait être atteint d'une affligeante surdité pour n'avoir pas entendu l'accent de camaraderie fraternelle dans les premières aussi bien que dans les secondes *Nourritures*. Il est incontestable que Gide n'a su s'engager, pour employer le terme vilainement à la mode, que, pour se dégager aussitôt. Mais, à moins que l'on ne

soit d'humeur partisane ou farouche, on conviendra que cela fait honneur à sa rare vertu de scrupule. Il nous a toujours enseigné que la fidélité la plus haute exige, dans certains cas, la rupture parce qu'elle doit être d'abord la fidélité à soi-même et à ce que l'on a toujours senti dans le domaine des valeurs.

Cette vertu de scrupule dans l'ordre intellectuel esthétique et moral est sans doute ce qu'il nous transmet de plus précieux au seuil d'une époque où l'on paraît le plus souvent disposé à en faire fi. Pour s'en tenir au plan esthétique, nous savons qu'il aime l'ordre, la retenue dans la manière de dire aussi bien que de penser. C'est ce qui le conduit sans doute aujourd'hui dans son traité de « poétique » à proclamer son amour du « naturel » confondu avec le « raisonnable », à pousser le paradoxe jusqu'à faire avec un tantinet de provocation, l'éloge de Boileau tandis qu'il manifeste des incompréhensions qui nous paraissent singulières. On pourrait penser que ses vertus esthétiques sont bourgeoises, donc à la veille d'être périmées. Même si l'on est en désaccord avec lui, ne faut-il pas l'admirer cependant lorsque, venant de protester contre l'engouement que Thierry Maulnier et quelques autres avaient voulu susciter en faveur de Maurice Scève, il se reprend aussitôt : « Mais soudain je m'arrête confus. Faire rire de Maurice Scève, que c'est facile ! Que c'est lâche ! N'a-t-on pas ri devant les vers de Mallarmé, devant les derniers quatuors de Beethoven ? Quel est cet orateur qui, lors d'un discours, interrompu par les bravos de l'auditoire, se penche vers son voisin et lui demande : « Aurais-je dit une bêtise ? ». »

En scrutant plus profondément la signification de cette vertu de retenue qui paraît démodée, on comprendrait qu'elle reste à la hauteur du désir exprimé par le jeune Nathanaël lorsqu'il refusait de ne rien sacrifier de ce qui s'offrait à lui au jardin de la vie et de la pensée. André Gide a toujours refusé de s'abandonner au romantisme verbal parce qu'il lui a toujours semblé qu'il comportait une mutilation : outrer l'expression de sa pensée, n'est-ce pas, au fond, gonfler une partie de soi-même de telle manière que l'on arrive à sacrifier les autres ? Le scrupule, chez Gide, n'a jamais cessé de procéder d'une politique intérieure soucieuse de ménager toutes les ouvertures sans rien laisser échapper au hasard des sautes du vent.

A ceux qui viendraient aujourd'hui condamner ses vertus bourgeoises dans le style et dans la pensée, sous prétexte qu'elles sont « dépassées », on rappellerait, suivant l'enseignement des meilleurs maîtres que l'on ne dépasse vraiment que ce que l'on a réussi d'abord à conserver. Dans l'hypothèse où il faudrait effectivement s'attendre à leur disparition, il n'y aurait plus qu'à escompter « le déluge » souhaité par les uns et redouté par les autres.

Aimé PATRI.